

## LA NOTION DE TOMBEAU EN SYRIE ROMAINE

PAR

MICHEL GAWLIKOWSKI

DANS CE MONDE ORIENTAL déjà profondément transformé qu'est celui des populations araméennes sous l'emprise de Rome, la part tenue par les anciens usages funéraires dans les notions du temps et la valeur réelle de ces notions restent à définir. C'est vers le témoignage parcimonieux des inscriptions qu'on se tournera pour y retrouver un reflet des idées contemporaines.

Parmi les termes funéraires araméens il y en a un qui apparaît de prime abord comme essentiel: c'est *nefeš*, dont l'acception première dans toutes les langues sémitiques est « souffle, âme, personne », et qui désigne des monuments dressés ou sculptés en rapport avec la sépulture. L'importance primordiale du monument sur tombe dans l'architecture funéraire de la Syrie a donc été associée par les savants à la notion rendue par ce terme qui exprime la croyance que l'âme du défunt s'incorpore dans le monument de sa sépulture.<sup>1</sup> Pourtant, à y regarder de plus près, l'emploi du mot *nefeš* s'avère relativement tardif.

L'usage phénicien, perpétué dans le domaine punique,<sup>2</sup> assimilait les pierres tombales aux stèles commémoratives (*maššebah*) dont le but n'était pas nécessairement funéraire.<sup>3</sup> Les inscriptions araméennes donnent au mot *maššeba* le sens d'idole ou de monument votif,<sup>4</sup> alors que le vocabulaire funéraire le plus ancien nous reste inconnu. Le vocable *nefeš* apparaît dès le VI<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle, à Tema<sup>5</sup>. Dans les

<sup>1</sup> En dernier lieu, dans mes *Monuments funéraires de Palmyre* (Varsovie 1970), p. 23.

<sup>2</sup> Cf. cependant *KAI* 128 (*nṣ mt*, «*nefeš* du défunt?») et 136 (*n'pš*).

<sup>3</sup> Cf. Ch. Jean - J. Hofstijzer, *Dictionnaire des inscriptions sémitiques du Nord-Ouest* (Leiden 1960-1965), s.v. (pour le phénicien et le punique).

De même en hébreu.

<sup>4</sup> *Ibid.* (nabatéen et palmyrénien) et s.v. *nšb*; cf. J.T. Milik, *Syria* 35 (1958), p. 247.

<sup>5</sup> *CIS* II 115, 116 (*nṣš*), peut-être Riyadh M 37, J. Starcky, *Oriens Antiquus* 9 (1970), p. 135. Cf. *CIS* II 113 (*swt'*, «stèle votive», emprunt persan).



textes d'écriture sudarabique du Ḥasa le monument sur tombe (*qbr*) est appelé tantôt *wgr*, tantôt *nfs*;<sup>6</sup> or *wgr*, primitivement « monceau de pierres » (araméen *ygr*'), prend dans une inscription de Salḥad le sens de « bétyle »,<sup>7</sup> alors que l'autre terme ne prête pas à équivoque. Le tombeau de Ḥamrat à Soucida,<sup>8</sup> du tournant de l'ère, est appelé *nfeš* par son inscription araméenne, tandis que la contre-partie grecque met *στῆλη*, c'est-à-dire l'équivalent de l'araméen *maššeba*, bien que la forme du monument soit celle d'un mausolée. Nous ignorons dans quelle mesure la version de la Peshitta en I Macc. 13, 28 reste fidèle à l'usage de l'époque en donnant *nfeš* pour nom aux sept pyramides érigées en 143 a.C. à Mod'in sur le mausolée des Hasmonéens;<sup>9</sup> le terme est de toute façon employé par l'inscription du tombeau des benê Ḥezîr à Jérusalem, datée au plus tôt vers 100 a.C.<sup>10</sup> Comme le sens de monument sur tombe est présent aussi dans *nfs* sudarabique,<sup>11</sup> et comme il est attesté à Tema et au Ḥasa plus tôt qu'en Syrie, il semble bien que la coutume d'identifier l'âme du mort avec le monument soit venue d'Arabie en Syrie vers le II<sup>e</sup> siècle, par suite de la migration nabatéenne. C'est en effet en nabatéen que le terme est le plus répandu.

L'hypothèse de l'origine arabe de la *nfeš* a déjà été avancée par E. Littmann,<sup>12</sup> qui n'a pourtant pas distingué le nom de l'objet: pour lui, les stèles funéraires de la Syrie sont un emprunt à des traditions arabes dont d'autres expressions seraient les obélisques d'Axum et les *šawāhid* musulmanes, et leur origine commune serait à chercher dans le culte phallique. Cependant, les monuments syriens sur tombes, quelle que soit leur forme — pierre dressée, monolithe, monument d'architecture ou image anthropomorphe — sont un phénomène bien antérieur aux influences arabes.<sup>13</sup> Ce qui est nouveau, c'est le nom de *nfeš* et la croyance qu'il exprime.<sup>14</sup>

<sup>6</sup> F.V. Winnett, *BASOR* 102 (1946), p. 4-6; cf. *Gen.* 31, 47: *ygr šhdwt*', « monceau du témoignage » (glose hellénistique).

<sup>7</sup> J.T. Milik, *Syria* 35 (1958), pp. 227, 230. Le passage sémantique de « stèle, bétyle » à « tombeau rupestre » (à Ḥeğra, cf. PP. Jaussen - Savignac, *Mission en Arabie* (Paris 1914-1920) n<sup>o</sup> 11 et 12 — un de ces textes antérieur d'ailleurs à l'inscription de Salḥad) et « grotte » (arabe classique) me semble peu probable. Il s'agit sans doute de deux mots indépendants, l'un araméen arabisé, l'autre arabe.

<sup>8</sup> *CIS* II 162; M. de Vogüé, *Syrie centrale* I (Paris 1865), p. 29 sq., pl. 1; R.E. Brünnow - A. Domaszewski, *Provincia Arabia* III (Strasbourg 1909), fig. 992-993.

<sup>9</sup> Cf. J. Starcky, *Le livre des Maccabées*<sup>3</sup> (Paris 1961), p. 192, n.a.

<sup>10</sup> N. Avigad, *Mašševôt qedomôt benaḥal Qidrôn*

(Jérusalem 1954), p. 59 sq. (lecture corrigée de Frey, *CIJ* II, 1394).

<sup>11</sup> G. Ryckmans, *Les religions arabes préislamiques* (Louvain 1951), p. 36; *CIS* IV, 699, 700, 701, 702, 711, 720, 721, 722, 450, 451 (mais ces exemples sont tardifs).

<sup>12</sup> *Nabataean Inscriptions from the Southern Hauran, Princeton Expedition*, Div. IV A (Leiden 1914), p. XI-XII.

<sup>13</sup> Cf. *Monuments funéraires de Palmyre*, p. 9 sq.

<sup>14</sup> Dans la traduction fournie par F.M. Cross de l'inscription de Daskyleion, *Basor* 184 (1966), p. 7 sq., il faut certainement rendre *hw 'bd lnpšh* par « il a fait pour lui-même » et non « Who made (them) for his funerary monument ». L'inscription est datée vers 400 a.C. Pour *lnpšh*, cf. *CIS* II 197, *KAI* 222, B, 40, R.S. Hanson, *BASOR* 192 (1968), p. 3, toujours comme pronom.



Les *nefeš* nabatéennes<sup>15</sup> se présentent souvent comme des monolithes ou comme des pyramides élancées, dont le rapport avec un tombeau n'est pas nécessairement immédiat. C'est en Syrie hellénistique qu'on cherchera l'origine de cette forme,<sup>16</sup> adoptée par les nomades nabatéens en voie de sédentarisation. Ils y ont cependant associé une croyance qui leur était propre, en incorporant et en identifiant la personne du défunt à la pierre qu'on lui consacrait. Dans quelle mesure cette notion était-elle acceptée en dehors de leur domaine ?

Pour commencer par la Palestine, contiguë à la Nabatène, on y constatera l'usage assez répandu du terme *nefeš*<sup>17</sup> qui remplace l'hébreu *maššebah* ou *yad*. Outre l'inscription mentionnée du tombeau des benê Hezîr (*zh qbr whnpsš*), on retrouve dans les épitaphes du III<sup>e</sup> siècle de Bet Še'arîm<sup>18</sup> les expressions « *nefeš d'un tel* », *bt npsš'* ou *bnpsš'*, *μνῆμα* et même *ψυχή*.<sup>19</sup> Le caractère palmyrénien ou tout au moins syrien de leur écriture confirme le fait de l'emprunt. Ces « maisons de l'âme » restent consacrées à une seule personne, comme les *nefeš* nabatéennes, et cet usage sera perpétué.<sup>20</sup> Par contre, la formule *nwh npsš'*, « repos de l'âme », de certaines épitaphes juives de l'époque romaine,<sup>21</sup> n'est pas un emprunt linguistique et n'a rien à voir à l'idée d'âme incorporée. Et même à Bet Še'arîm, *nefeš* ou *ψυχή* n'indique sans doute que la « personne » ensevelie.

Si les pyramides des Maccabées à Mod'in et celles du tombeau d'Hélène et de

<sup>15</sup> Les inscriptions nabatéennes qui emploient le mot *nefeš*: CIS II 159 (à Rome), 162 (monument de Hamrat à Soueida), 169 (Kanatha; texte fragmentaire qui emploie également *dkrwn*, « mémorial »), 191, 192 (Umm eġ-Ġimal; dans la seconde *npsš' = στῆλη*; le texte est du III<sup>e</sup> siècle), 194 (Bet Ras; cf. RES II 1452), 195 (Umm er-Reṣaš), 196 (Madaba: *mqbrt' wtrty npsšt' dy 'l' mnh*, « le tombeau et les deux *nefeš* qui sont au-dessus », 37 p.C.) 223 (entre Heġra et Tema), 332-333 (el-'Ula), 352-353 (Petra, dans un tombeau), 404 (Petra, *nefeš* rupestre), 465 (el-Bared près Petra, rupestre); Jaussen-Savignac II, p. 386 (el-'Ula), p. 441 (Hereibeh), p. 384; E. Littmann, *Southern Hauran*, n<sup>o</sup> 34 (Umm el-Quṭṭain), 60-67 (Umm eġ-Ġimal; huit stèles à l'entrée d'un tombeau, inscrites aux noms des défunts, l'une d'elles porte *npsš'*); 105 (Sî', sur un linteau, correspond à *μνημεῖον*), RES I 468 (Umm el-Quṭṭain), 474 (Sabha), 483 (Nemara, arabe en écriture nabatéenne); RES II 591 (Der'a); Milik, *Syria* 35 (1958), p. 243 (Madaba, *mqbrt' wnpšš' dy 'l' mnh*, correspond à *μνῆμα*, 108/109 p.C.); J. Starcky, ADAJ

10 (1965), p. 43-49, RB 122 (1965), p. 95-97 (*nefeš* rupestres). Pour le lihyanite, W. Caskel, *Lihyan und Lihyanisch* (Köln 1954), n<sup>o</sup> 92. Pour Petra, cf. maintenant F. Zayadine, *Essays in Memory of P.W.Lapp* (Pittsburgh 1971), p. 57 sq.

<sup>16</sup> Cf. *Monuments funéraires*, p. 22 sqq.

<sup>17</sup> Cf. Avigad, *Mašševôt*, p. 66-73.

<sup>18</sup> B. Mazar, *Beth She'arim, Report of the Excavations 1936-1940* (Jérusalem 1957), I<sup>2</sup>, p. 135 sq., n<sup>o</sup> 12, 86, 139 (hébraïques), 126, 132 (araméennes); Avigad, *Mašševôt*, p. 71-72.

<sup>19</sup> Pour ce mot comme nom de sépulture, cf. D. C. Steuernagel, ZDPV 49 (1926), p. 26 et QDAP 7 (1938), p. 57.

<sup>20</sup> G.R. Driver, ADAJ 2 (1953), p. 64 (à Šo'ar, daté 368/369).

<sup>21</sup> Frey, CIJ I, 569, 611 (Venosa), S. Klein, *Corpus Inscr. Jud. Palaestinae*, 110; cf. E.L. Sukenik *Megillôt genüzôt II* (Jérusalem 1950) pp. 84, 87: *tmyh npsš'h dš'wl*, « que l'âme de Saül se repose »; CIJ 569: *mškbh šl N. nwh npsš' nšmtw lhyy 'wlm*, « lieu de repos d'un tel, repos de l'âme de son esprit pour la vie éternelle ».



ses fils à Jérusalem,<sup>22</sup> postérieur de deux siècles, semblent répondre aux usages arabes, puisque chacune d'elles correspond à un seul défunt, le tombeau des benê Hezîr comportait latéralement un monument collectif pour toute la famille, chose inconnue en Nabatène, mais commune en Syrie-Palestine, pour ne citer que les monolithes de 'Amrit et de Jérusalem.<sup>23</sup> Que ce monument soit appelé *nefeš* par l'inscription est une preuve qu'on n'a pas tenu compte du sens « arabe » du mot : ce n'était plus qu'un mémorial. L'usage mishnique et talmudique sera le même : tout monument funéraire est une *nefeš*, même si c'est lui qui contient les sépultures ; une *nefeš* peut être un mausolée-baldaquin, comme on en trouve en Syrie du Nord, ou un monument plein ; elle est toujours distincte du *qbr*, « sépulture ». Il existait une « *nefeš* des Syriens » près de Tibériade, et même une « *nefeš* du chien », érigée par des bergers en mémoire d'un animal fidèle (cette dernière est mentionnée par le Midrash, donc une source, il est vrai, tardive). L'idée primitive est complètement perdue, malgré l'étymologie apparente du mot.<sup>24</sup>

De nombreux monuments du Liban témoignent d'un usage analogue à celui du pays nabatéen : des stèles terminées en pyramide, ou en forme de cône, qui se rapportent chacune à un défunt. Parfois, elles se transforment en représentations figurées.<sup>25</sup> Il s'agit encore sans aucun doute de *nefeš*, bien qu'on manque de preuves épigraphiques. Il est significatif que l'aire d'extension de ces monuments répond en gros au domaine ituréen. Ce sont donc toujours des nomades arabophones établis dans cette région à l'époque hellénistique qui ont apporté avec eux la coutume de dresser aux morts des monuments individuels où l'âme est censée s'incorporer. Le sens donné aux cippes sidoniens bien connus<sup>26</sup> semble différent, d'après la formule stéréotypée d'adieu  $\chi\rho\eta\sigma\tau\acute{\epsilon}\ \acute{\alpha}\lambda\upsilon\pi\epsilon\ \chi\alpha\tilde{\iota}\rho\epsilon$ . Ils prolongent selon toute vraisemblance la tradition phénicienne qui attribuait au monument sur tombe une valeur surtout commémorative.

L'importance de la population arabe à Palmyre a été récemment mise en lumière par une étude magistrale de H. Seyrig<sup>27</sup> qui rappelle à ce propos les liens religieux de cette ville avec la Nabatène. Il est donc tout à fait naturel de trouver parmi les Palmyréniens la croyance en l'incorporation du mort à la stèle-*nefeš*. En particulier, la série des petites stèles cintrées, qui marquaient les sépultures individuelles, est suffisamment nombreuse (une soixantaine) pour attester leur usage constant au cours du premier siècle et jusqu'au milieu du second.<sup>28</sup> Ces monuments, portant

<sup>22</sup> Josèphe, *Ant. Jud.* 13, 6, 6 ; 11 ; 20, 2 ; 7, 9.

<sup>23</sup> Cf. *Monuments funéraires*, p. 27 sq. Le monument d'Hermel pourrait être aussi une *nefeš*.

<sup>24</sup> Cf. Jastrow, s.v.

<sup>25</sup> S. Ronzevalle, *MFO* IV (1, 10), p. 198-208.

<sup>26</sup> *Monuments funéraires*, p. 28, n. 88.

<sup>27</sup> « Les dieux armés et les Arabes en Syrie », *Syria* 47 (1970), p. 77 sq.

<sup>28</sup> J. Cantineau, *Inscriptions palmyréniennes* (Châlons 1930), n° 3 ; *Inventaire* VIII, 1-54, 175 ;



parfois l'image du défunt, et plus souvent un simple voile symbolique, ou même rien qu'une inscription, se rapportent toujours à une seule personne; quand il y avait deux sépultures dans la même tombe, la stèle est doublée.<sup>29</sup> Trois stèles portent, outre le nom du défunt, la formule qui, si ma traduction est la bonne, en confirme la signification: *wh' nps' dh mwly' bšmš*, «Voici! Cette âme est protégée par Šamš!»<sup>30</sup> La stèle qui incorpore le mort est placée sous la garde de Šamš, dieu qui à Palmyre est d'origine arabe.<sup>31</sup> L'examen des noms propres particuliers à ce groupe d'inscriptions révèle une forte proportion d'anthroponymes de même origine.<sup>32</sup> Tout concourt donc pour indiquer la direction d'où vient la *nefeš* palmyrénienne: les défunts, leur dieu, le mot arabe *wly* enfin, ne laissent aucun doute.

On comptera également parmi les monuments palmyréniens une pierre inscrite trouvée dans le désert aux confins syro-jordaniens, qui couronnait sans doute un monceau sur la tombe d'un certain 'Abnergal, élevé pour lui par son frère et son compagnon en 160 p.C. (*nps' dnh dy 'bnrgl ... dy bn' lh ... lyqrh ...*).<sup>33</sup> Au cours du II<sup>e</sup> siècle, les stèles sur tombes individuelles disparaissent: tous les Palmyréniens se font ensevelir dans de grands tombeaux, tours, hypogées, plus tard temples funéraires, où leurs loculi seront fermés de dalles à relief, représentant le défunt en pied et plus souvent en buste. L'iconographie continue la tradition des stèles;<sup>34</sup> il semble pourtant que la signification en soit déjà modifiée. Ce n'est pas par hasard que parmi les centaines des sculptures funéraires, trois seulement sont qualifiées de *nefeš*,<sup>35</sup> même si on admet qu'on sous-entendait parfois le mot. On ajoutera encore deux dalles inscrites (dont une, bilingue, rend *nefeš* par *μνημεῖον*)<sup>36</sup> et plusieurs monuments de Palmyréniens morts à l'étranger.<sup>37</sup> Il est remarquable que ces émigrés appellent

M. Morehart, *Berytus* 12 (1956/57), p. 68; H. Seyrig, *Berytus* 3 (1936), p. 137 sq.; H. Ingholt, *Berytus* 5 (1938), p. 116-117; M. Michalowski, *Palmyre* 1960 (Varsovie 1961), p. 161; *RSP* 195, 196; certaines stèles ont été transférées dans les tombeaux familiaux: Ingholt, *Mélanges Michalowski* (Varsovie 1969), p. 461-462; *RSP* 2, 6. Cf. *Monuments funéraires*, p. 34 sq.

<sup>29</sup> Cantineau, *Inscriptions palmyréniennes*, n<sup>o</sup> 3, *Inventaire* VIII, 49, 50.

<sup>30</sup> Pour la forme *mwly'* et d'autres traductions proposées, cf. Cantineau, *Grammaire*, p. 90 et F. Rosenthal, *Sprache der palmyrenischen Inschriften*, p. 60, n. 2. Je traduis d'après la racine arabe *wly* «être proche, amical» (*walī*, «protecteur»). Pour le rôle eschatologique du dieu solaire, cf. Cumont, *Les religions orientales*, p. 264, n. 90.

<sup>31</sup> Cf. *Inv.* V, 8, p. 16: triade Allat, Šamš et Raḥm; aussi *CIS* II 3978: dédicace par deux membres du clan des benē Migdat (nom arabe,

cf. Caquot, *RTP*, p. 174) à «Šamš, dieu de la maison de leur père».

<sup>32</sup> En particulier la série à l'aleph prosthétique: *'brwq* (*Inv.* VIII, 25), *'zmr* (31), *'yd'n* (33), *'ytybl* (4, 51, 54), *'knt* (22), *'srny* (11), *'sr'* (9,27).

<sup>33</sup> Starcky, *MUSJ* 28 (1949/50), p. 45 sq.

<sup>34</sup> *Monuments funéraires*, pp. 36, 39 sq. (en particulier, la persistance du voile derrière l'image).

<sup>35</sup> *CIS* II 4328, 4597; Ingholt, *Berytus* 1 (1934), p. 38: *NN qbyr b'r' gwmlh' 'l ymyn nps' dh ...*, traduction corrigée par Cantineau, *Grammaire*, p. 81: «Un tel, enseveli dans le sol de la travée, à droite de cette *nafšā*». La dalle ne fermait donc pas la sépulture. D'habitude, les dalles sont appelées simplement *šlm'*, «image».

<sup>36</sup> *CIS* II 4210, *Inv.* VIII, 64 (bilingue).

<sup>37</sup> *CIS* II 3905 (Rome), 3907 (Constanța), 3908, 3909 (el-Kantara), 3910 (Lambæsis). Les



ainsi des monuments inconnus à Palmyre, comme un autel ou un édicule funéraires. Tout monument sépulcral était pour eux une *nefeš*, mais il n'est pas sûr que la valeur primitive attachée à ce nom fût toujours conservée; l'équivalence avec le latin *D(is) M(anibus)* dans trois épitaphes ne s'oppose pas à l'hypothèse de l'âme incorporée, mais l'inscription de Constanța donne clairement à *nefeš* le sens neutre de « monument »: *npš' dnyht tm' brll ...* « *nefeš* du repos des os de B ». Cette idée du repos s'exprime aussi par la formule juive *nwh npš* déjà mentionnée,<sup>38</sup> mais il s'agit là de l'âme au sens propre.

Il se produit d'ailleurs en palmyrénien un développement parallèle à celui du judéo-araméen: *npš'* se réfère parfois aux tombeaux-tours.<sup>39</sup> Il n'est plus question de la pierre habitée par l'âme du défunt, la *nafšā* devient un simple mémorial, un *μνημεῖον*.<sup>40</sup> Reçu par l'intermédiaire de la population arabe implantée, l'usage des stèles-*nefeš* s'est maintenu un certain temps, surtout parmi les petites gens qui se faisaient ensevelir dans les tombes à fosse et non dans les grands tombeaux caractéristiques de l'architecture palmyrénienne. Sporadiquement, un buste funéraire peut être qualifié de *nefeš*, même au III<sup>e</sup> siècle, mais il est clair que d'une manière générale les représentations des morts sont des monuments commémoratifs. Le rôle des tours funéraires est tout pareil; si elles sont dans quelques cas appelées *nefeš*, c'est dans le sens banal de « monument », puisqu'une vraie *nefeš* ne saurait être qu'individuelle.

Nous ne possédons pas d'inscriptions funéraires de Hatra ni du Haut-Tigre en général, ce qui nous empêche de vérifier si dans cette région fortement arabisée l'usage de l'appellation *nefeš* était également répandu. Les stèles « parthes » d'Assur<sup>41</sup> en ont pourtant toutes les apparences, et les trois pyramides du tombeau de la reine Hélène et de ses deux fils à Jérusalem peuvent refléter l'usage de leur partie adiabénienne. Pour l'Osrhoène, on ne peut citer qu'un texte, mais qui est significatif. Il s'agit de l'inscription du tombeau de Ma'nû à Serrîn de 73 p.C.<sup>42</sup> Cette tour funéraire est appelée *nafšā*, et la malédiction qui suit la formule de fondation souhaite au violateur qu'il manque de sépulture (*kpr'*); ce dernier mot n'est pas araméen

deux *nefeš* néoponiques signalées note 2 pourraient témoigner d'un contact avec les soldats syriens stationnés en Afrique.

<sup>38</sup> Cf. ci-dessus, note 21; cf. aussi Milik, *Syria* 35 (1958), p. 242: *nyh'* - ἀνάπαυμα, « (lieu de) repos », comme appellation d'un tombeau nabatéen.

<sup>39</sup> *Inv.* IV, 7a (*npš' dh wmr't'*, τὸ σπήλαιον καὶ τὸ ἐπὶ τούτῳ μνημεῖον, 67 p.C.), 19 (128 p.C.), 27b (tour d'Elahbel, 103 p.C. : *šlm bl'qb ... 'pmlt' dy nmš' dh*, « image de Bel'aqab...

curateur de cette *nmš'* »; *nmš'* est certainement un lapsus pour *npš'*); *RSP* 104 (plaque de fondation d'une *npš'* du I<sup>er</sup> siècle, transférée à l'hypogée de Bôlhâ).

<sup>40</sup> Cette traduction (*Inv.* IV, 7a, VIII, 64) est également attestée en nabatéen, cf. note 15.

<sup>41</sup> W. Andrae u. H. Lenzen, *Die Partherstadt Assur*, p. 105 sq., pl. 59.

<sup>42</sup> A. Maricq, *Classica et Orientalia* (Paris 1965) p. 135-136; Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie* (Paris 1907), n° 2.



mais lihyanite, et adopté par le nabatéen de Ḥeğra. L'inscription de Serrîn fournit le seul exemple antique de son emploi en dehors de l'Arabie Centrale (l'emprunt a survécu en syriaque). Ce fait à lui seul suffit à prouver une influence méridionale. Les Edesséniens, qu'on sait d'origine arabe d'après leur onomastique, avaient-ils des attaches si lointaines? En tout cas, le tombeau du haut dignitaire religieux n'était plus une *nefeš* au sens propre. C'est un monument de famille (*lnpšy wlbny*), analogue aux tours palmyréniennes. On ne sait pas si l'emploi du nom de *nefeš* pour toutes sortes de monuments funéraires était généralisé en Osrhoëne; le nom du couvent Mar Ya'qûb d-nafšatâ ne préjuge pas de celui des tombeaux plus anciens conservés dans son enceinte.<sup>43</sup> Cependant, l'usage courant du judéo-araméen et plus tard du syriaque rend probable une situation semblable pour les païens de la Mésopotamie, et aussi de la Syrie du Nord, avec ses nombreux mausolées à pyramide.

La notion de *nefeš* apparaît ainsi comme un phénomène introduit en Syrie par les Arabes à partir de l'époque hellénistique. Elle n'appartient pas au fonds religieux commun du sémitique, si un tel fonds a jamais existé, mais s'attache au type de monument qui, lui, est bien antique — la stèle dressée sur la tombe qui prend les formes très diverses, architecturales ou anthropomorphes.

La signification primitive de ces stèles est commémorative: ceci est indiqué par ce passage de l'Écriture où Absalon dresse de son vivant une *maššebah*, pour que le souvenir de son nom ne se perde pas.<sup>44</sup> L'expression analogue *mšbt skr bhym*, « stèle du souvenir parmi les vivants » ou (dressée) « de son vivant », fournit une confirmation dans le domaine du phénicien.<sup>45</sup> De même, les stèles funéraires de Neirab sont appelées simplement *šlm'*, « image ».<sup>46</sup>

Sous l'implusion des croyances arabes, on observe, partout où ces nomades s'établissent, l'apparition de *nefeš*. Le sens premier s'estompe pourtant, et le nom finit par désigner des monuments sans rapport avec la notion de l'âme incorporée.

La racine *qbr*, qui sert à exprimer l'idée de sépulture dans toutes les langues sémitiques, désigne en nabatéen le tombeau comme distinct du monument funéraire, de sa *nefeš*. J.T. Milik estime, d'après deux inscriptions de Madaba, qu'on distinguait dans le tombeau (*qbr'*) la *mqbrt'*, « caveau souterrain », de la *npš'*, monument à la surface du sol.<sup>47</sup> Je ne vois pourtant pas la raison d'identifier *mqbrt'* à l'hypogée. Jusqu'à plus ample informé, il faudra le considérer comme un synonyme de *qbr'*, particulier à la Nabatène du Nord.<sup>48</sup>

<sup>43</sup> Pognon, n° 57-58, E. Sachau, *ZDMG* 36 (1882), p. 145-153. Une stèle funéraire est appelée simplement *šlm'*: H.J.W. Drijvers, *Nieuwe syrische Inscripties uit Sumatar Arabesi, Babbels* (Groningen 1971), p. 16 sq.

<sup>44</sup> II *Sam.* 18, 18.

<sup>45</sup> *CIS* I 116, ainsi que *RES* 250 (*mšbt skr*) et *CIS* I, 58 et 59 (*mšbt bhym*).

<sup>46</sup> *KAI*, 225, 226.

<sup>47</sup> *Syria* 35 (1958), p. 245.

<sup>48</sup> Cf. *CIS* II, 196, Milik, *loc. cit.* (Madaba); Littmann, n° 93 (Kharaba), 106 (Sî'); forme



Un autre usage local est bien attesté à Ḥeğra: les tombeaux rupestres y sont le plus souvent désignés par *kpr'* et dans quelques cas seulement par *qbr'*, habituel ailleurs.<sup>49</sup> Comme dit, *kpr'* est un emprunt au liḥyanite;<sup>50</sup> transplanté au I<sup>er</sup> siècle en Osrhoëne, le mot s'est conservé en syriaque. Nous avons déjà signalé l'emprunt arabe *wgr'*, employé une fois seulement.

A cause de l'absence surprenante d'inscriptions funéraires à Petra même, due sans doute à une interdiction religieuse, ou ignore l'usage de la capitale nabatéenne. La seule exception à la règle, l'inscription anonyme de Qabr et-Turkmân,<sup>51</sup> emploie *qbr'* comme nom de ce tombeau rupestre.

A Palmyre, on constate tout d'abord une situation différente. Quelques textes distinguent *qbr'* de son hypogée (*m'rt'*),<sup>52</sup> et la plupart des tombeaux-tours s'appellent *qbr'*, en grec *μνημεῖον* (*μνημῖον*, *μνῆμα*). Le *qbr'* palmyrénien n'est donc pas simplement un sépulcre, mais un « mémorial », bâtisse en forme de tour, sépulture autant que monument. Deux inscriptions de la tour de Jamblique confirment cette constatation: à *qbr'* de l'une d'elles répond dans l'autre *dkrn'*, traduction littérale de *μνημεῖον*.<sup>53</sup> Les cas déjà cités de l'emploi du terme *nefeš* pour la tour funéraire nous fournissent un nouveau synonyme. En dépit de sa valeur générale primitive, *qbr'* a pris le sens de tombeau-tour.

A l'époque archaïque ce processus n'est pas encore achevé: l'hypogée dans l'enceinte du sanctuaire de Ba'alšamên est appelé en 11 p.C. du nom de *qbr'*.<sup>54</sup> Il est vrai que ce tombeau n'était souterrain qu'à demi et présentait une superstructure en briques qui pouvait le faire assimiler aux tombeaux de surface qu'étaient les tours.

Durant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle les temples funéraires prennent la relève des tours; il ne semble pas qu'ils fussent construits en même temps que les tours.<sup>55</sup> Ayant remplacé les anciens mémoriaux, ils ont pris également leur nom: c'est de nouveau *qbr'*, traduit par *μνημεῖον*, qui désigne le plus souvent ces constructions.

Cependant, il existe deux formes dérivées dont l'emploi s'est également différencié: *qbrw'* et *mqbrt'*. Cette dernière désigne à Palmyre une sépulture à l'intérieur

masculine *mqbr'*, CIS II, 181. A Palmyre, *mqbrt'* désigne un loculus à l'intérieur du tombeau: RB 39 (1930), p. 539, Syria 17 (1936) p. 355, CIS II, 4170, 4175, 4186, Berytus 5 (1938) p. 95, Inv. IV, 23 (= CIS 4170): *bt mqbrt'* (temple funéraire). A Pétra, l'inscription CIS II, 350: *bty mqbrym 'bydt gwḥyn*, « lieux de sépultures en forme de loculi », cf. Milik, RB 66 (1959), p. 555.

<sup>49</sup> CIS II, 197, 206, 207, 215; Cantineau, Le nabatéen II, p. 38 (*qbrw*, texte tardif).

<sup>50</sup> Cantineau, Le nabatéen II, p. 108; cf. W. Caskel, Lihyan und Lihyanisch (Köln 1954), n° 63,

72, 74, 82, où le mot est considéré comme emprunté au nabatéen (il est pourtant inconnu en nabatéen en dehors de Ḥeğra).

<sup>51</sup> CIS II, 350, Milik RB 66 (1959), p. 555.

<sup>52</sup> CIS II, 4120 (Inv. VIII, 75), 4122 (Inv. VII, 6), 4124 (Inv. IV, 3), 4209, Inv. IV, 1, 7, VIII, 65, 67.

<sup>53</sup> CIS II, 4123 (Inv. IV, 6). Cf. CIS II, 4182: 4540: *dkrn* comme buste funéraire.

<sup>54</sup> R. Fellmann, Le sanctuaire de Baalshamin, Die Grabanlage (1970), p. 113; Ch. Dunant, Inscriptions (1971), n° 60.

<sup>55</sup> Cf. Monuments funéraires, p. 129.



du tombeau. Le mot apparaît une fois construit avec *bt*, comme nom d'un temple funéraire,<sup>56</sup> à traduire sans doute par le pluriel: « maison des sépultures ». L'autre forme est attestée dans l'expression analogue *bt qbwr'*, une fois *m'rt' dy dqbwr'* (sic!), et désigne dans tous les cas vérifiables un hypogée.<sup>57</sup> Un texte de fondation, à dater de 12/11 a.C.,<sup>58</sup> ne provient pas nécessairement d'un tombeau souterrain; comme le montre l'exemple de l'hypogée du sanctuaire de Ba'alšamên, l'usage, exclusif plus tard, n'est pas encore fixé à cette époque.

Cet usage laissait aux hypogées le nom technique *m'rt'*, « caveau », parfois accompagné de ou remplacé par *bt qbwr'*, « maison de sépulture » ou *bt 'lm'*, « maison d'éternité ». Ce dernier terme peut s'appliquer à d'autres types de tombeaux comme titre honorifique. Seul, il est employé en 12 a.C. et en 57 p.C. par des inscriptions de provenance inconnue.<sup>59</sup> De 73 p.C. vient l'inscription accompagnant un bas-relief qui représentait le fondateur 'Ogeilû avec sa femme et son fils. Cette sculpture ornait probablement une niche sur la façade de la tour n° 194.<sup>60</sup> Plus tard, à partir de 87 p.C., *bt 'lm'* sans d'autre qualificatif n'est employé dans les inscriptions localisées que pour les hypogées.<sup>61</sup>

Les anciennes inscriptions syriaques, celle de la tour de Ma'nû mise à part, utilisent principalement les termes *byt 'lm'* et *byt (bt) qbwr'*.<sup>62</sup> Dans la mesure où on peut le vérifier, ces noms se rapportent aux hypogées. L'usage de l'Osrhoène était donc selon toute apparence le même qu'à Palmyre; cependant, d'après le dictionnaire de Jastrow les deux termes en question signifient « cimetière » en judéo-araméen. Ils manquent en nabatéen, mais l'idée même de l'éternité à laquelle le tombeau est destiné s'y exprime par les expressions *l'lm'*, *'d'lm'*, correspondantes à l'usage de Palmyre.<sup>63</sup>

L'emploi de ces noms différents nous apprend somme toute peu de chose sur

<sup>56</sup> CIS II, 4170 (*Inv.* IV, 23): temple funéraire n° 38 a. Pour ce mot en nabatéen cf. n. 48.

<sup>57</sup> Cantineau, *Syria* 19 (1938), p. 153, CIS II, 4160, 4163 (*Inv.* VIII, 61), 4165, 4166, *Inv.* VIII, 62, 73, Cantineau, *Textes funéraires*, n° 8, 9. Associé à *m'rt'*, elle est rendue en grec par σπήλαιον ταφῆωνος; seul, *bt qbwr'* est traduit de la même façon ou par τάφος. En judéo-araméen, il existe une forme *qbwrt'*, cf. Frey, *CIJ* II, 892, 1394, I, 620, 661, 669; *IEJ* 1954, p. 95, « sépulture ».

<sup>58</sup> RSP 166.

<sup>59</sup> RSP, 164; CIS II, 4119.

<sup>60</sup> D. Krencker, dans *Palmyra*, p. 70; J. Cantineau, *RB* 39 (1930), p. 535, n. 5.

<sup>61</sup> CIS II, 4193, Cantineau, *Textes funéraires* n° 5; pour la photographie, Gawlikowski, *Berytus* 19 (1970), fig. 13. D'autre part, cette

inscription emploie le verbe *bn'*, « bâtir », qui, ailleurs, est associé à *qbr'*, nom des tombeaux construits au-dessus du sol. Les hypogées sont « faits » (*'bd*), plus rarement « creusés » (*hpr*); dans ce dernier cas, on ajoute « et bâtis », « et ornés » (*wbn'*, *wšbt*), pour exprimer l'action de construire les éléments du tombeau dans la tranchée.

<sup>62</sup> Pour *byt qbwr'*: Segal, *BSOAS* 20 (1957), p. 513, 22 (1959), n° 9; Maricq, *Classica et Orientalia* (1965), p. 136; Pognon, n° 36, 44. Pour *byt 'lm'*: Pognon n° 40, 41; Leroy, *Syria* 34 (1957), p. 306; Segal, *BSOAS* 22 (1959), n° 1, 3, 5, 7, 8. Cf. *BSOAS* (1959), n° 6: *qbr'*.

<sup>63</sup> CIS II, 212, 226, 350, Jausen-Savignac, n° 22.



les notions en cours relatives à la nature de la tombe. En Nabatène, le tombeau est sacré (*hrm*) et voué à Dūšarâ,<sup>64</sup> mais il ne semble pas que cet usage soit imité ailleurs. Des inscriptions peu nombreuses permettent d'entrevoir un autre aspect: le tombeau y est considéré comme lieu de repos. Cette notion est présente déjà dans les textes phéniciens<sup>65</sup> et reprise par le formulaire juif.<sup>66</sup> Dans le domaine araméen, on ne peut citer que l'inscription nabatéenne de Ġamarrîn qui appelle un tombeau *nyh'*, « (lieu de) repos », et en grec ἀνά[πα]ύμα,<sup>67</sup> ainsi que le texte palmyrénien de Constanța déjà cité: *npš' dnyht tm'* ... D'après une inscription palmyrénienne<sup>68</sup> le sarcophage pouvait s'appeler *'wn'*, « demeure ». Le même mot apparaît dans une inscription nabatéenne dont le contexte archéologique n'est pas élucidé.<sup>69</sup> La rareté même de ces termes prouve assez qu'il s'agit d'un emploi étranger. De la tradition judaïque, l'idée de requies aeterna sera communément admise par le christianisme, notamment en syriaque.

A Palmyre cependant, un usage constant permet de saisir un trait original: presque chaque inscription qualifie le tombeau, et même une partie du tombeau, de *yqr'*, c'est-à-dire « honneur ». <sup>70</sup> Je pense qu'il faut suivre Joüon et comprendre « (monument) d'honneur », plutôt qu'admettre le sens abstrait. L'insistance avec laquelle le mot revient exprime assez la valeur essentielle prêtée à la notion du tombeau, celle de monument honorifique. Elle recouvre les types distincts de la tour, du temple funéraire, de l'hypogée, d'une seule travée, qui sont ressentis comme autant d'expressions de l'honneur rendu aux morts. S'ajoutant à la profusion des statues honorifiques, cet usage révèle l'importance que revêtait dans l'esprit des Palmyréniens tout ce qui touchait à la gloire.

L'emploi de *yqr'* devient pratiquement général au I<sup>er</sup> siècle.<sup>71</sup> Il est inconnu des autres peuples de la Syrie, bien que les rappels à la commémoration contemporaine ou posthume soient un des thèmes principaux de l'épigraphie sémitique. A la tradition ancestrale des nomades qui faisait animer la pierre tombale en y incorporant le défunt s'oppose ainsi chez les citadins de Palmyre la recherche de l'hommage, mettant sur le même pied les défunts, leurs parents encore en vie et

<sup>64</sup> Cf. *CIS* II, 350 et 199.

<sup>65</sup> Exprimée par *mškb*, « couche, lieu de repos »; cf. *CIS* I, 46: *mškb nhty*, « tombeau où je repose »; *mškb 'i rp'm*, « repos auprès des Refa'im », *CIS* I, 3, *RES* 1202. Cf. *KAI* 9, 13, 14, 34, 35.

<sup>66</sup> *CIJ* I, 597, 570, 611, 569, 584 etc... (*mškb*); 630, 558 (*mnwħh*, « dormitorium »); *IEJ* IV, 1954, p. 98 (*mškb*). Cf. n. 21.

<sup>67</sup> Milik, *Syria* 35 (1958), p. 241-2.

<sup>68</sup> Gawlikowski, *Berytus* 19 (1970), p. 77-8. On peut pourtant envisager la lecture *'wzn'* « cuve ».

<sup>69</sup> *CIS* II, 234, cf. Vincent, *Jérusalem et l'ancien Testament*, I, p. 362: il s'agirait d'une place réservée dans un haut-lieu.

<sup>70</sup> Expressions *lyqrh*, *lyqrhun* (*dy bt 'lm'*), *lyqr N.* sont très fréquentes. Elles sont rendues en grec par εἰς τεῖμην, εἰς ἀίδιον μνήμην, αἰώνιον γέρας (*Inv.* IV, 7). L'inscription *CIS* II, 4192 donne *yqr bt 'lm'* et traduit αἰώνιον γέρας cf. Joüon, *Syria* XIX (1938), p. 100.

<sup>71</sup> L'emploi en est attesté à partir de 52 p.C. d'une manière constante.



même leurs descendants futurs.<sup>72</sup> Pour reprendre la terminologie d'E. Panofsky,<sup>73</sup> le sens de la *nefeš* est prospectif, puisqu'elle exprime la foi en la survie de l'âme dans la pierre, tandis que celui des tombeaux-monuments d'honneur est rétrospectif, car il s'attache au souvenir de la vie passée, souvenir que ces « maisons d'éternité » sont censées perpétuer « à jamais ». De même, les banquets funéraires palmyréniens constituent un regard en arrière, en représentant toute la famille réunie.<sup>74</sup> Ce caractère commémoratif reste dans la ligne d'une tradition fort ancienne en Syrie, supplantée seulement par la coutume nomade dans les régions arabisées, comme la Nabatène, le Hauran, l'Iturée et sans doute la steppe palmyrénienne.

Les structures différentes des notions sur le tombeau peuvent donc être définies. Jusqu'à l'époque hellénistique, au tombeau proprement dit (*qbr*) s'associe le monument commémoratif (en phénicien *maššebah*), dressé sur l'emplacement de la tombe. Nous ignorons si son nom en araméen était le même; *nšb'* et *mšb'* désignent dans cette langue une stèle votive, d'après les documents connus; il y aurait donc homonymie.

Cet état de choses a été bouleversé par l'introduction des croyances arabes qui entraînent l'apparition sur tombes individuelles d'un monument censé incorporer l'âme (*nefeš*) du défunt. L'opposition d'une tombe collective et de plusieurs *nefeš* remplace donc celle de la tombe et du monument commémoratif. La notion de la tombe se transforme en conséquence: la présence des âmes dans sa proximité lui prête un caractère sacré; les sépulcres de Heğra sont voués à Dûšarâ et d'autres dieux, pour les tombeaux de Petra ce caractère s'exprime par leur anonymat, enfin les modestes tombes à fosse de Palmyre sont gardées en même temps que leurs stèles par le dieu solaire.

Le sentiment du sacré est naturellement absent là où subsiste la fonction commémorative. Il s'agit de deux notions fondamentalement différentes. Celle qui prévaut à Palmyre, en Osrhoène, sans doute en Syrie du Nord, n'est toutefois pas l'équivalent de l'antique *maššebah*, parce que les formes des tombeaux à partir de l'époque hellénistique ne sont plus les mêmes. La tombe et le monument constituent déjà un tout indivisible: que ce soit une tour ou un mausolée, toute bâtisse sépulcrale est elle-même mémorial. L'opposition n'existant plus entre les deux parties d'un ensemble funéraire, un seul nom lui suffit. Ce sera soit le nom d'un élément du système ancien (*qbr'*, « tombe », *dkrn'*, « mémorial »), soit l'emprunt à l'autre système, avec changement de sens (*nšš'*), soit enfin un terme à portée générale, comme *yqr'*, « monument d'honneur ». Ces dernières variations du vocabulaire recouvrent cependant le même mode de concevoir le tombeau, mode irréductible aussi bien au système « tombe + mémorial » qu'à celui « tombe + *nefeš* ».

<sup>72</sup> Cf. la formule habituelle « à eux-mêmes, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, en leur honneur éternel »; cf. aussi *La famille d'Elahbel, Studia palmyrenskie* III (1969), p. 58.

<sup>73</sup> *Tomb sculpture from Egypt to Bernini* (London 1964), p. 16 sq.

<sup>74</sup> Cf. Seyrig, *Le repas des morts et le banquet funèbre à Palmyre*, AS 51 bis, p. 214.